

Nous poursuivons notre tour d'Europe de la traduction initié par Françoise Brun avec l'Italie. C'est maintenant au tour de l'Allemagne avec ce dossier dirigé par Barbara Fontaine.

Traduire en Allemagne

La tradition dont est issue la traduction littéraire en Allemagne n'est pas des moindres. Initiée au XVIII^e siècle par un certain Wieland, poète, traducteur et éditeur de son état, elle fut poursuivie par les grands noms de la littérature classique et romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Tieck... furent aussi des traducteurs renommés. Depuis, les Allemands n'ont cessé de traduire et de retraduire, avec une ferveur particulière juste après la guerre, dans les années 1950 et 60. C'est d'ailleurs à cette époque qu'a vu le jour leur association, le *Verband Deutscher Übersetzer* (VdÜ), dont Holger Fock raconte la genèse et l'évolution dans son article intitulé « Portrait de groupe avec traducteurs ». Aujourd'hui, même si le nombre de titres traduits a légèrement baissé par rapport au début des années 1990, les nouvelles parutions de littérature proprement dite, de *Belletristik*, comportent encore 25 % de traductions (jusqu'à 40 % les années passées). On ne s'étonnera pas d'apprendre que la littérature anglo-saxonne arrive en tête (60 %), loin devant les littératures française (10%), italienne (3,3 %), néerlandaise (2,7 %) et suédoise (2,6 %).

On peut donc affirmer que le marché allemand de la traduction fonctionne bien. Faut-il voir une contradiction entre ce constat et l'autre réalité que déplorait au début des années 1990 l'ancien président de la République Fédérale, Roman Herzog : « Le fait qu'un des métiers les plus importants de notre vie culturelle permette rarement de gagner sa vie est un

scandale » ? Ou doit-on au contraire établir entre ces deux constats un lien de cause à effet assez pervers : si les conditions de travail de ses traducteurs étaient meilleures, l'Allemagne ne pourrait pas publier autant de traductions ?

Comme mon propos n'est pas politique, je me contenterai d'un état des lieux aussi objectif que possible. Le fait est que, même si la situation de nos collègues d'outre-Rhin a évolué positivement depuis la fin des années 1990, notamment avec la création en 1997 du *Deutscher Übersetzerfonds* et la réforme du code du droit d'auteur en 2002, dont Holger Fock rend très précisément compte dans son article intitulé « Splendeurs et misère du code des droits d'auteur de 2002 », l'indignation de Roman Herzog reste malheureusement d'actualité. Aussi étonnant que cela puisse paraître quand on connaît un tant soit peu l'Allemagne, les conditions de travail de ses traducteurs sont généralement plus médiocres que les nôtres : non seulement leurs tarifs au feuillet sont inférieurs (entre 12 et 22 €, la fourchette de la moyenne se situant plutôt vers 16/18 € pour la littérature au sens strict), mais leurs feuillets sont plus longs (1 800 signes) ! Le revenu mensuel moyen d'un traducteur littéraire allemand serait de 1 000 €, alors que le revenu mensuel brut moyen d'un salarié allemand se situe autour de 3 300 €... En outre, les délais sont souvent extrêmement brefs, les éditeurs, très pressés, n'hésitant pas à distribuer un texte, même littéraire, à plusieurs traducteurs pour le récupérer en un mois. Il arrive aussi, à cause de ces délais, que les traducteurs ne puissent pas demander de bourse, aucun appel à candidatures ne coïncidant avec les deux mois de travail concerné.

Le tableau cependant n'est pas tout noir, car il y a un domaine en tout cas où nos confrères sont mieux lotis que nous : ils bénéficient d'une bonne protection juridique. Du fait que leur association, le VdÜ, appartient à un important syndicat, ils ont droit à des services juridiques compétents, non seulement en matière de conseil mais aussi de défense. Ainsi, les traducteurs gagnent généralement leur procès contre un éditeur, de plus la communauté des traducteurs elle-même n'hésite pas à monter au créneau pour soutenir publiquement un collègue. Tout le monde se souvient du « cas Piper » qui a défrayé la chronique il y a quelques années¹. C'est l'exemple typique d'un abus que les éditeurs n'oseraient pas (encore ?) se permettre en France, mais dont le dénouement a fait jurisprudence outre-Rhin. Voici l'affaire en quelques lignes : lorsque la traductrice d'Alessandro Baricco – une traductrice reconnue – a pris conseil auprès d'un avocat pour réclamer à

1. Voir *TransLittérature* n°17, « Les dés pipés de Piper », Chris Durban ; n°20, « La roue de la justice allemande », Chris Durban ; n°21, « Un éditeur allemand condamné », François Mathieu.

l'éditeur Piper, en vertu du paragraphe sur les best-sellers, d'être associée au succès des ventes du roman *Soie*, Piper a dû obtempérer, mais il a aussitôt retiré toutes ses traductions de Baricco du marché et préféré tout faire retraduire ! La traductrice a intenté un procès à Piper, qu'elle a fini par gagner au bout de cinq ans.

En dépit de ces quelques succès ponctuels et des négociations nouées entre le VdÜ et les éditeurs, et malgré l'abondance des prix et des bourses de traduction, les conditions de travail restent précaires et rares sont ceux en effet, comme le déplorait Roman Herzog, qui peuvent gagner leur vie avec la traduction littéraire. À part les traducteurs d'anglais spécialisés en littérature de divertissement (science-fiction, fantastique, romans policiers, eau de rose etc.), tous les autres sont obligés d'avoir des revenus complémentaires, liés ou non à la traduction. La tradition des lectures publiques, très vivace en Allemagne, offre notamment un moyen d'améliorer ses revenus ; les lectures étant toujours présentées et animées par un modérateur, il n'est pas rare que celui-ci soit un traducteur qui se fait rémunérer (de même, les écrivains allemands tirent plus de revenus de ces lectures que de leurs droits d'auteur). Les divers ateliers et séminaires de traduction sont également animés par des traducteurs substantiellement rémunérés.

Notons à ce propos que la formation continue des traducteurs est nettement plus développée outre-Rhin que chez nous. Quatre instances contribuent à l'organisation régulière de séminaires de traduction : le Collège International des Traducteurs de Straelen, le Literarisches Colloquium Berlin (une maison littéraire, notamment très engagée pour les traducteurs), la Robert-Bosch-Stiftung (fondation d'un riche ingénieur désireux de favoriser la culture et l'entente entre les peuples) et le fameux Deutscher Übersetzerfonds. Celui-ci a pour but de soutenir le travail des traducteurs en finançant ateliers, séminaires, prix et multiples bourses de travail, voyage et séjour.

Parmi les initiatives conjointes de ces diverses instances, citons à titre d'exemple un symposium organisé en septembre 2006, « Danser dans les chaînes », qui mettait en parallèle de façon inédite, me semble-t-il, et passionnante, les différents métiers d'interprète : le traducteur littéraire, l'interprète musical et l'acteur ; en novembre 2006, un séminaire sur l'évolution de la langue allemande intitulé « À la recherche des mots perdus » ; en avril 2006, un congrès sur « L'humour en France et en Allemagne dans son (in)traduisibilité », etc. La liste complète des manifestations organisées par et pour des traducteurs durant l'année 2006 serait beaucoup trop longue pour être énumérée ici. Citons-en tout de même

une autre, suffisamment exceptionnelle pour mériter une mention spéciale, même si elle ne concerne pas les traducteurs allemands : depuis 2004, le Literarisches Colloquium Berlin invite tous les ans, pendant une semaine, une quinzaine de traducteurs européens (un seul par pays) pour les introduire dans le monde littéraire berlinois, leur faire rencontrer des auteurs à traduire, les emmener à la foire du livre de Leipzig².

N'oublions pas de citer enfin trois manifestations concernant exclusivement les traducteurs du français et leurs homologues français. Il s'agit d'une part de l'atelier franco-allemand de traduction organisé au Collège de Straelen par Josef Winiger, et auquel *TransLittérature* a déjà rendu plusieurs hommages³ ; et d'autre part du programme Georges-Arthur-Goldschmidt, un échange ambitieux destiné aux traducteurs en herbe, dont Claudia Kalscheuer nous livre son témoignage sous le titre « La traduction, ça ne s'enseigne pas, ça s'apprend ».

La liste de diffusion Fanal est une émanation directe des ateliers de Straelen, puisqu'elle a été élaborée un soir entre collègues, durant la session d'août 2000 ; c'est pourquoi nous avons demandé à Josef Winiger de commenter ce nouvel outil de travail.

Cependant, les Allemands n'ont pas attendu l'ère numérique pour créer les forums de discussion. Il existe en effet outre-Rhin toute une tradition de « forums réels » et non pas virtuels – un phénomène spécifiquement allemand que notre panorama ne pouvait ignorer : c'est la *Stammtisch*, littéralement « table des habitués ». On peut se demander si cette réunion mensuelle et conviviale qui permet à nos collègues de se rencontrer, de se côtoyer, d'échanger autour d'une bière ou d'un verre de vin est transposable dans nos contrées. Difficilement, si l'en en croit notre féroce réputation d'individualistes. Mais pourquoi ne pas espérer que les deux articles qui lui sont consacrés ici, présentant le point de vue allemand de Claudia Steinitz et un point de vue français, le mien, inspireront quelques initiatives analogues ?

Il y a un quatrième aspect du statut des traducteurs allemands qui mérite certainement d'être mentionné ici, quoiqu'il ne fasse l'objet d'aucun article. Depuis quelques années, il semble que nos collègues s'efforcent de se faire davantage connaître et reconnaître du grand public, comme en témoigne un certain nombre d'actions plus ou moins spectaculaires. Si leur quête de visibilité et de reconnaissance s'explique sans doute en partie par la précarité

2. Voir *TransLittérature*, n°29, « Rencontres internationales à Berlin », Barbara Fontaine.

3. Voir *TransLittérature* n°11, « Atelier franco-allemand », François Mathieu ; n°22, « Stages d'été en Allemagne », Barbara Fontaine ; n°23, « De Straelen à RECT », Claude Bleton.

de leurs conditions, il convient aussi de rendre justice à leur inventivité, à leur esprit d'initiative et à leur courage. Quand on regarde la scène française en comparaison, on ne peut se défendre du sentiment qu'il y règne une certaine inertie...

La plus politique de ces actions, « Un cadeau pour les députés », s'est inscrite dans la lutte menée au début de ce siècle en vue d'améliorer le droit d'auteur ; elle a consisté à affréter un petit bateau contenant 667 livres traduits accompagnés chacun d'une note personnelle du traducteur et à les déposer devant le Bundestag (Chambre des députés), afin que chacun des 667 députés reçoive un exemplaire et puisse se faire une idée plus concrète des conditions de travail des traducteurs et de la nécessité de réformer le droit d'auteur.

Si l'on reste dans le domaine « maritime », il faut évoquer l'existence de la *Übersetzerbarke*, « la barque des traducteurs » ; c'est une distinction décernée par les traducteurs à un éditeur ou à une personnalité de la vie publique s'étant montrée spécialement amicale envers la profession. Le prix n'est pas doté, mais la personne distinguée se voit offrir une œuvre d'art représentant toujours un bateau. Une bonne manière d'attirer l'attention des éditeurs autrement que par la plainte et les revendications...

Übersetzer packen aus (« les traducteurs déballetent ») est une initiative qui a vu le jour à Hambourg avant d'être reprise à Berlin en 2003 : deux ou trois fois par an, quelques traducteurs organisent eux-mêmes une soirée de lectures-rencontres autour d'un thème. Chacun présente sa traduction au public avant d'en lire des extraits. Ces soirées rencontrent un vif succès auprès du public, qui n'est pas exclusivement composé de traducteurs... La dernière en date a réuni à Berlin, en octobre 2006, trois traducteurs du russe.

Enfin, la Foire du livre de Francfort, malgré ses dimensions colossales et commerciales qui peuvent paraître intimidantes, offre aux traducteurs l'occasion de se montrer au grand public. Il faut déjà préciser que nos collègues y tiennent de longue date leur propre stand, le « *Übersetzerzentrum* », qui organise pendant toute la durée de la foire diverses rencontres, conférences, réunions d'information, etc. Ainsi, lors de l'édition 2003, le centre des traducteurs a pu projeter un film réalisé par une équipe de traducteurs qui ont interviewé sur leur pratique dix collègues, cinq Allemands traduisant du russe et cinq Russes traduisant de l'allemand. Présenté sous forme d'une conversation amicale, intime presque, le résultat est à la fois plaisant et intéressant. Ce film, intitulé *Spurwechsel – Ein Film vom Übersetzen* est disponible en DVD⁴.

4. On peut commander le DVD à Eveline Passet, à l'adresse suivante : spurwechsel@snaflu.de.

Une autre initiative lancée en 2005 dans le cadre de la Foire du livre est destinée à faire sortir le traducteur de l'ombre et de l'anonymat où il se trouve, à le rendre visible : il s'agit des *Gläserne Übersetzer* (« traducteurs derrière la vitre »). Chaque année, cinq ou six personnes se portent volontaires pour ouvrir leur atelier au public et travailler en direct pendant deux heures. En 2005, les traducteurs à l'œuvre étaient réellement enfermés dans une cabine en verre, d'où l'appellation. Sur un grand écran d'ordinateur apparaissent côte à côte le texte original et la traduction au fur et à mesure qu'elle s'élabore. Mais attention, il ne s'agit pas de tricher : le texte doit être inédit ! Je sais que les traducteurs qui ont fait cette expérience en sont ravis, mais je ne connais pas les impressions du public...

Enfin, comme s'il fallait fournir une preuve supplémentaire de l'esprit d'initiative dont font preuve nos collègues d'outre-Rhin, je ne veux pas clore ce panorama – même s'il restera nécessairement partiel – sans évoquer leur dernière action en date. Du fait de leur proximité géographique et grâce à l'intermédiaire du Literarisches Colloquium Berlin déjà mentionné ci-dessus, les Allemands entretiennent des contacts réguliers avec les traducteurs d'Europe de l'Est, qui ont dû s'adapter tant bien que mal au nouveau marché et dont les conditions de travail sont souvent bien plus précaires qu'en Allemagne. Afin de les informer et de les aider à s'organiser, le LCB a donc invité en septembre 2006 des représentants de divers pays de l'Est (Lettonie, Serbie, Bosnie, Russie, Slovaquie, Ukraine et Biélorussie) et leur a exposé la situation des traducteurs dans les principaux pays d'Europe occidentale. Le projet porte un joli nom, *Kirschen in Nachbars Garten* : les cerises dans le jardin du voisin...

Je voudrais à cette occasion remercier deux participants à ce dernier projet, Eveline Passet et Thomas Brovot, qui m'ont donné accès à leurs données sur la traduction en Allemagne et fourni ainsi une matière à mes réflexions.

Un autre de mes informateurs auquel je voudrais rendre hommage ici est Jochen Schwarzer, angliciste responsable de la *Stammtisch* d'anglais.

Barbara Fontaine